

Culture,” Catherine Nesci and Cheryl Krueger focus on how 21st-century students see texts, assimilate information and learn digitally. Nesci insists on the importance of *seeing* Baudelaire’s prose poems in the journalistic matrix where they appeared, something that online technology and Gallica have now made possible. Students read Baudelaire’s texts on screen in the “chaotic and dissonant concert of the press media” where prose poems brush up against news reports and *faits divers* and different genres collide. (168–69) “Reading such works as Baudelaire’s *Spleen de Paris* in its seemingly odd press appearance,” she notes, “brings us back to a process of the past that is not so far removed from browsing pages of the Internet, moving through flows of information and engaging in cyberflânerie.” (174) In the final essay in the volume, “*Le Spleen de Paris* and the *Cyberflâneur*,” Cheryl Krueger offers another pedagogical demonstration of cyberflânerie based on the hypothesis that “the prose poems offer a kind of flâneur poetics [. . .] that has much in common with the cognitive processes of a generation raised on digital media, surrounded and jostled not by crowded streets but by information highways” (176). What follows is the description of an inspired undergraduate course on the flâneur that she designed based on this premise and the questions it raised.

Other essays in the anthology address a wide range of questions from how we read women in the prose poems to Baudelaire’s (anti)modernity. There are lessons to be had in all of them. I started by saying that this brief volume is both welcome and long overdue. It is, moreover, a model example of the successful twinning of scholarship and pedagogy. It will be of interest, even indispensable, to anyone teaching Baudelaire’s prose poems for the first or the fiftieth time.

Sima Godfrey, *The University of British Columbia*

Jean-François Hamel et Julien Lefort-Favreau, Éditeurs. “Écritures de la contestation. La littérature des années 68.” *Études Françaises*. Montréal: Presses de l’Université de Montréal, volume 54, numéro 1, 2018. 192pp.

Dans un ouvrage intitulé *L’Événement 68*, publié d’abord en 2008 aux éditions Complexe puis repris chez Flammarion il y a quelques mois à peine, l’historienne Emmanuelle Loyer ironise sur la reprise cyclique des commémorations de Mai 68, rituel déployé “chaque année en ‘8,” et s’interroge sur “l’abondance inquiétante” (7) des livres qui, chaque fois, l’accompagnent.

Le 50^e anniversaire, qui voit à nouveau surgir cette “fièvre de retours” (Jean-Christophe Bailly, *Un arbre en mai*, Seuil, 2018), offre encore une fois l’occasion de très nombreuses publications consacrées au légendaire printemps. À tel point que l’on pourrait se demander, gardant en mémoire l’avertissement de Kristin Ross, selon qui c’était “l’énorme littérature sur le sujet—et non son occultation—qui, paradoxalement, a[vait] favorisé l’oubli des événements” (*Mai 68 et ses vies ultérieures*, Agone, 2010, 10), non pas: *que reste-t-il de Mai 68?* (question usuelle), mais bien plutôt peut-être: *que reste-t-il encore à en dire?* Il serait pourtant dommage que, dans un tel déluge éditorial, la publication du plus récent—et passionnant—numéro de la revue *Études françaises*, dirigé par Jean-François Hamel et Julien Lefort-Favreau et qui prend pour thème “la littérature des années 68,” passe inaperçu. Dans leur “Présentation,” Hamel et Lefort-Favreau expliquent vouloir prendre à contre-pied un “consensus critique” (6), d’ailleurs réitéré par Kristin Ross au moment de rédiger son excellent ouvrage: que les événements de Mai n’auraient eu pour ainsi dire que peu ou pas d’effet en littérature. Or, une telle perspective peut être renversée à condition de résister à la réduction chronologique pour adopter une “périodisation longue” (8) et s’intéresser aux “années 68” ou, comme le propose plus loin Lefort-Favreau dans sa propre contribution, à un “long Mai 68” (37); à condition, aussi, de chercher à saisir un tel effet non pas à travers l’analyse thématique ou en termes de représentation, mais dans la prise en compte de “l’incidence de Mai 68 sur l’histoire des ‘politiques de la littérature’” (8), et cela en insistant tout particulièrement sur diverses modalités du *commun* littéraire (sujet collectif, énonciation plurielle ou anonyme, démocratisation de la parole, etc.). Car l’ambition déclarée de ce dossier est en effet de montrer combien ces années ont, contrairement à l’idée reçue, profondément modifié les rapports entre littérature et politique; ces “écritures de la contestation” donneraient ainsi à voir, pour qui se donne un peu la peine d’y regarder de plus près, de nouvelles “formes et visées de l’engagement” littéraire (12).

Boris Gobille, qui signe la première des sept contributions—et qui est aussi l’auteur de *Mai 68* (la Découverte) et *Le Mai 68 des écrivains* (CNRS éditions) parus l’un et l’autre cette année—choisit de s’intéresser aux avant-gardes. Celles-ci, forcément “interpellées” (15) par les événements de Mai, se trouvent dès lors tiraillées entre deux régimes essentiellement incompatibles: l’un—littéraire—de singularité, et l’autre—politique—de communauté. Ainsi, pour prendre ce seul exemple (mais l’auteur propose deux autres cas dont on pourrait se demander—unique réserve—s’il s’agit

d'avant-gardes au sens propre), si la légitimité révolutionnaire du groupe *Tel Quel* repose d'abord sur l'impérieuse affirmation d'une "compétence théorique" de pointe (20), une telle exclusivité vient brutalement (et inconfortablement) s'inscrire contre l'élan de "démocratisation radicale" (20) auquel on assiste alors. Cette situation intenable, comme l'explique Gobille, force l'avant-garde à réévaluer ses "fondamentaux" (22) jusqu'à adopter, comme le fera par exemple le Comité d'action étudiants-écrivains, un "communisme d'écriture" (32). En examinant le catalogue des éditions Maspero dans son entier (1959–1982), Julien Lefort-Favreau cherche pour sa part à déterminer les "diverses acceptions des rapports entre littérature et politique" (43) qui lui sont implicites; s'il souligne comment la définition de la littérature s'y trouve contestée (celle-ci désormais perméable aux sciences sociales et caractérisée par un fort souci du réel), c'est pour mieux saisir ensuite l'importance du rôle de l'éditeur—figure trop souvent négligée par l'histoire intellectuelle—en tant que "vecteur de [...] politisation" (39).

Quelle définition a donc en tête Guy Debord quand il déclare, dès les années 1950, qu' "il ne faut pas faire de littérature" (59)? Pour le situationniste, dont les vues sur l'Histoire et sur la mort de l'art restent hégéliennes, il faut prendre acte de l'épuisement d'une littérature compromise par le spectacle, et viser son dépassement dans la vie authentique. Mais comment alors expliquer que ce même Debord entame, à peine vingt ans plus tard, "un retour" (69) vers celle-ci? Patrick Marcolini, en insistant sur une secrète continuité derrière l'apparente volte-face, s'emploie à restituer le sens d'un geste qui, loin d'être bêtement réactionnaire, permet seul d'assurer la mémoire de "l'expérience révolutionnaire" (74). C'est de façon semblable que Jean-François Hamel—auteur du récent *Nous sommes tous la pègre. Les années 68 de Blanchot* (Minuit, 2018) qu'on ne saurait trop recommander—nous invite à envisager la participation de Maurice Blanchot au Comité d'action étudiants-écrivains (fondé en Mai 68). Contestant toute figure d'autorité intellectuelle, les membres du Comité rompent à leur tour violemment avec la littérature, cela pour favoriser des "lieux de parole collectifs" (83)—inscriptions murales, tracts—et imaginer une manière de "parole plurielle" (93). Pourtant, loin de constituer une parenthèse dans son œuvre critique, ces quelques mois d'une activité intense et anonyme "hors du livre" (84) sont pour Blanchot l'occasion d'opérer "une complète requalification" de ses thèmes de prédilection, lesquels se trouvent redéployés dans "l'espace politique" (78).

Catherine Brun examine ensuite les trajectoires opposées d'Armand

Gatti et de Michel Vinaver afin d'illustrer les "apories" (98) de l'engagement des écritures dramatiques de l'époque. Si le premier, au nom d'un théâtre "avec le peuple" (98) et pour cause de censure, en vient à promouvoir un théâtre utopique "hors les murs" (106), le second, au contraire, s'accommodant de l'irrésistible "absorption" (107) caractéristique du capitalisme, rejette "l'émancipation frontale" (115) pour embrasser à la fois libéralisme et scène institutionnelle, en faisant néanmoins le pari d'une irréductibilité ultime—mais dont on pourrait penser qu'elle reste paradoxalement tout aussi utopique—de l'objet théâtral. En relisant à l'aulne de Mai 68 *Les guérillères* de Monique Wittig (1969), roman-épopée d'un sujet collectif—le pronom "elles"—où l'auteure s'attaque à la continuité et aux formes convenues par montage et collage de fragments, Iraïs Landry et Louis-Thomas Leguerrier souhaitent quant à eux non pas retrouver dans ce texte étonnant une quelconque représentation de la révolte, mais y voir plutôt une "réécriture" (120): "l'actualisation" des événements de Mai 68 "au sein même du langage" (120), puisque la plate mise en récit des possibilités ouvertes par ceux-ci reviendrait à trahir. La démonstration, si l'on excepte quelques répétitions maladroitement à mettre au compte de l'écriture à quatre mains, captive. Enfin, Olivier Penot-Lacassagne revient sur un chapitre méconnu de l'histoire littéraire de "l'entre-deux-Mai" (137)—de Mai 68 à Mai 81—en étudiant, par le survol un peu rapide de quelques œuvres "symptomatiques" (139), une littérature fulgurante de la contre-culture; "l'événement punk" (138) dont il est ici question témoigne de la cassure, ou de la "déchirure" (137) des années 1970, quand une génération *no future* succède à l'enthousiasme révolutionnaire.

Divers textes tirés de tracts, d'affiches et de bulletins du Comité d'action étudiants-écrivains sont reproduits en annexe—certains pour la première fois—dans une volonté de "rendre hommage à l'inventivité esthétique et politique" (12) de ceux qui les rédigèrent, mais aussi, plus largement, de tous ceux, innombrables, qui firent 68. Et l'on ne peut s'empêcher de penser, en terminant ce beau numéro d'*Études françaises*, qu'un tel hommage se doit d'être régulièrement repris, et poursuivi; c'est dire si l'on ressort de cette lecture convaincu que Mai 68, encore pour nous aujourd'hui—pour emprunter au titre de Leslie Kaplan—, "peut être un chantier" (*Mai 68, le chaos peut être un chantier*, P.O.L., 2018).

Éric Trudel, *Bard College*